

Les contradictions de l'abbé Journet

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (USA)

Tous les samedis matins, l'abbé Journet prenait le train à Fribourg pour Genève, pour nous donner son cours sur l'histoire de l'Eglise. En général, il passait la nuit à Genève et disait la messe de 11 heures à l'église du Sacré-Cœur - jusqu'au jour où l'évêque y mit fin.

Quoique bien des gens soient venus de loin pour entendre ses sermons qui duraient une bonne heure, les paroissiens, eux, trouvaient que la messe durait beaucoup trop longtemps et s'en plaignaient. Je ne sais pas si cela secoua l'abbé Journet, parce qu'il n'en laissa rien paraître. Pour dire la vérité, il semblait ne prêter aucune attention à ce qui le concernait exclusivement.

Agé d'environ 70 ans, c'était l'un des nombreux professeurs enseignant la théologie dogmatique au Séminaire de Fribourg. Il avait peu de rapports avec ses collègues et n'était pas très remarqué par la plupart de ses étudiants. Le fait qu'il entende très mal contribuait à l'isoler, même si Jacques et Raïssa Maritain fussent des amis proches.

L'abbé Journet était toujours à l'heure pour nos cours. C'était un tout petit bout d'homme chauve, portant d'énormes lunettes. Il parlait avec un délicieux accent suisse chantant, et il postillonnait un peu en parlant. Il était encore fort énergique et commençait ses classes à genoux, récitant le *Veni Creator*.

Nous n'étions que vingt étudiants, mais il était évident qu'il préparait très soigneusement ses cours.

J'étais impressionné par l'intensité de son discours ; il se jetait à corps perdu dans ce qu'il voulait nous communiquer. Il s'arrêtait parfois pour nous dire, avec un émerveillement naïf et des plus authentiques : « Comme c'est beau ! N'est-ce pas prodigieux ! » Et, venant de lui, c'était véritablement merveilleux.

Il parlait des choses les plus simples avec une grande profondeur et avec pénétration. Son histoire de l'Eglise baignait dans la lumière d'une intuition centrale : l'Eglise est sainte, pure et sans péché ; sa ligne de démarcation passe à travers nos cœurs. Tout ce qui est pur en l'homme, à travers l'histoire, appartient à l'Eglise ; tout ce qui est sorde lui demeure extérieur. Cette frontière est invisible et intime.

Il est impossible d'aimer Dieu sans aimer l'Eglise, car les deux sont unis comme l'épouse et son époux. Notre appartenance à l'Eglise militante est partielle et fragile ; au fond, c'est un mystère. La structure hiérarchique de l'Eglise est un don de Dieu ; elle aussi, il faut l'aimer et la respecter. Ceux qui usurpent le nom de l'Eglise pour prophétiser en leur propre nom ou pour justifier leurs propres ambitions n'ont rien à voir avec la véritable Eglise du Christ - tout au moins, dans la mesure

témoignage

Jerry Ryan a été dans sa jeunesse un élève enthousiaste de Charles Journet, avant de découvrir que son professeur adoptait des positions conservatrices vis-à-vis de l'Eglise. Mêlant souvenirs et réflexions, il tente d'expliquer d'où peuvent provenir les contradictions du célèbre théologien.

témoinage

où ils la trahissent. Charles Journet appuyait rarement sur le négatif, sauf pour démontrer qu'il coulerait sous son propre poids, et finalement mènerait à un plus grand bien, à une Vérité plus pure. Il nous raconta plusieurs fois un petit incident qui avait dû l'impressionner : l'histoire de sainte Catherine de Sienne envoyant au pape Urbain une lettre de fustigation, accompagnée d'un sac d'oranges, parce qu'elle savait qu'il aimait les oranges et qu'elle pensait que ces oranges ne pourraient lui faire que du bien ! Sainte Catherine s'estimait responsable de tous les maux de l'Eglise visible de son époque. L'abbé Journet ajoutait : « Etait-ce une pieuse exagération - ou les saints voient-ils peut-être plus clair que nous ? »

Je garde une profonde reconnaissance à Charles Journet pour tout ce que j'ai reçu de lui. Plus tard, je lirai son œuvre majeure, *L'Eglise du Verbe incarné* - un projet de quatre volumes qu'il n'a jamais tout à fait fini, mais que j'ai trouvé merveilleux et lumineux.

Je ne l'ai rencontré seul qu'une seule fois, à Toulouse. Il habitait une petite villa près des Maritain. Je ne me rappelle plus pourquoi il m'invita à prendre le thé, un dimanche de Pâques. Il avait beaucoup plu ce matin-là et la pelouse entourant sa villa était encore très humide. J'arrivai à bicyclette, un peu en retard, pédalant furieusement, et je dus freiner brutalement à l'approche de la villa... sans aucun résultat. J'enfonçai sa porte à toute vitesse. J'étais assis là par terre, contemplant les ruines de ma bicyclette et écoutant des petits oiseaux chanter dans ma pauvre tête, quand j'entendis une voix provenant de la villa : « Entrez ! Je vous attends ! »

Il était si sourd qu'il pensait que j'avais tout simplement frappé à sa porte. Je ne me rappelle pas grand-chose de la conversation qui s'ensuivit, sauf qu'il

avait beaucoup de mal à comprendre mon accent. Je lançais un sujet, et il me répondait sur tout autre chose.

Dogmatisme

Quand Paul VI nomma l'abbé Journet cardinal, tout le monde fut stupéfait. L'abbé quoi ? Il n'était pas évêque, il n'était même pas pasteur ; il était peu connu hors d'un cercle très étroit et son propre évêque avait bien du mal à le tolérer. Le plus stupéfié de tous fut l'abbé Journet lui-même. Il fallut une semaine pour le persuader qu'il devait accepter cet honneur. Maritain eut certainement beaucoup à voir dans cette affaire, et c'est lui finalement qui réussit à le persuader que cet honneur n'avait rien de personnel, que c'était une façon de rendre hommage à St Thomas d'Aquin et au mouvement néo-scholastique.

Paul VI dut aussi promettre à l'abbé Journet (c'est ainsi qu'il voulait qu'on l'appelle, même après avoir été nommé cardinal) qu'il continuerait à enseigner à Fribourg, qu'il ne devrait venir à Rome que lorsqu'il y serait convoqué et qu'il n'aurait besoin de « se déguiser » en rouge que pour les cérémonies les plus officielles.

Le concile Vatican II était alors en cours. J'entendais parfois raconter que l'abbé Journet y jouait le rôle d'empêcheur de tourner en rond. Plus tard, j'appris que ces rumeurs étaient tout à fait vraies, que l'abbé souffrait mille morts du fait des changements qui se produisaient, et qu'il y avait un côté de lui qui ne m'était jamais apparu dans le contexte où je l'avais connu.

Les principes que j'avais reçus de lui m'avaient ouvert un univers de possibilités, ils m'avaient donné une grande liberté, tout en m'ancrant dans l'Eglise

et en élargissant l'amour que j'avais pour elle. L'abbé Journet m'avait appris que rien de ce qui est noble et saint n'est étranger à l'Eglise, qu'aucune vérité, toute partielle qu'elle soit, ne lui échappe - car tout ce qui est bon est le fruit de la grâce et de l'Esprit saint et que ce dernier est la vie même de l'Eglise.

Mais pour l'abbé Journet, tout ce qui n'était pas la Vérité pure était dangereux et blasphème. Il avait une intolérance totale pour toutes sortes de « déviations », pour toute remise en question des structures de l'Eglise ou de son autorité hiérarchique. Discerner entre ce qui est divin et ce qui est humain dans l'Eglise, c'est souvent, il faut bien l'admettre, une science d'approximation... Charles Journet semblait s'être enfermé dans des formules qui disqualifiaient tout ce qui ne pouvait être classé dans ces catégories. Aussi était-il très critique vis-à-vis des théologiens modernes, tels que Rahner, Zundel, Congar et, bien entendu, Hans Küng.

Il se méfiait du mouvement œcuménique sous toutes ses formes. Il refusa d'avoir affaire avec Taizé ou avec un quelconque autre groupe de dialogue. Jusqu'à un certain point, c'était compréhensible. Il avait grandi en Suisse, où les catholiques étaient souvent une minorité persécutée. Les controverses de sa jeunesse avaient dû le marquer pour la vie. Ses premières œuvres avaient d'ailleurs été des essais d'apologétique.

Rétrospectivement, je me rends compte que les forces de l'abbé Journet furent aussi ses faiblesses. Il aimait la Vérité avec passion, non pas comme quelque chose qu'il posséderait mais comme Quelqu'un qui avait pris possession de lui, avec sa propre personnalité et ses propres caprices, dans un contexte spécifique. Il y a d'ailleurs un vieil axiome

thomiste qui dit : « Tout ce qui est reçu, est reçu suivant la modalité du récipient. »

Or Charles Journet était un intellectuel, un solitaire, qui avait été professeur au Séminaire pendant presque toute sa vie active. Son milieu était donc clérical, un milieu qui, à l'époque, était lié aux classes supérieures de la société. L'apostolat de Journet consistait en retraites pour religieuses ou pour gens cultivés et aisés, qui avaient le temps nécessaire. Je ne veux pas suggérer que Charles Journet s'était rangé du côté des riches et des puissants. Il était personnellement d'une pauvreté extrême et authentique ; il prêchait et vivait les vertus évangéliques.

Il ne reconnaissait qu'un seul « pouvoir », celui de la Vérité. Il n'a du reste jamais craint de faire face au gouvernement suisse et même à son propre évêque pour s'opposer à leur collaboration discrète avec les nazis au nom de « l'intérêt national ». Mais la Vérité doit-elle user de la force pour s'imposer ? Bien sûr, elle a le pouvoir ultime de libérer et de triompher du péché et de la mort, mais elle ne sera jamais complètement comprise par les humains. Elle s'offre à eux sous bien des masques : comme voyageur, comme jardinier, comme prophète humilié que Pilate ne sut pas reconnaître.

Apologétique

Charles Journet le savait infiniment mieux que moi. Et pourtant, il se sentait appelé à éliminer les mauvaises herbes, au risque de détruire le bon grain qui s'y mêle et qu'il n'est pas facile de distinguer.

Le titre de la revue dont il fut le fondateur, *Nova et Vetera* (choses nouvelles et anciennes), l'une des meilleures re-

témoinage

vues théologiques de l'époque, définit en lui-même son projet. Or si Charles Journet savait donner jour à des intuitions nouvelles issues d'anciens concepts, il n'était pas aussi doué pour illuminer les concepts anciens au moyen de nouvelles intuitions. Ce n'est pas le même mouvement.

Journet, Maritain et Paul VI formaient une espèce de troïka du néo-thomisme, partageant le même point de vue. Ils semblent avoir été dépassés par la portée et les implications des suggestions du Concile. Ils eurent l'impression qu'il devenait impossible de maîtriser les choses et que les conséquences en seraient désastreuses.

C'était compréhensible, mais jusqu'à un certain point. Certes, on était en train d'abolir un ordre ancien et la confusion régnait sur ce qui le remplacerait. Beaucoup de gens perdaient pied. Mais était-ce une excuse suffisante pour « reprendre les choses en main », pour essayer de ré-imposer un contrôle fondé sur des principes qui avaient résisté à l'épreuve des ans ? Ma propre expérience de la personnalité de Charles Journet me porte à croire que la réponse n'est pas simple.

Ce qui distingue St Thomas des autres théologiens, c'est qu'il était capable d'assimiler toutes sortes d'aspects de la Vérité, quelles que fussent leurs sources, et de les incorporer dans une synthèse dynamique. C'est ce qui fait de lui l'héritier des Pères de l'Eglise, qui incorporèrent les intuitions et les catégories de la philosophie et du mysticisme païens dans leur poursuite d'une meilleure connaissance, d'un plus grand amour du Dieu de la Révélation, du Verbe incarné. C'était pour eux un cheminement, un travail en cours.

L'abbé Journet, en principe, n'aurait jamais nié la chose - et Jacques Maritain non plus -, pourtant, il me semble que,

dans la pratique, ils résistèrent à tout ce qui débordait de leurs catégories. Qu'ils se braquèrent dans l'apologétique, risquant ainsi de rendre inconséquent le néo-thomisme.

Intuitions modernes

Contrastons cette attitude négative avec celle de Jean Paul II. Au chapitre *Pourquoi les chrétiens sont-ils divisés* de son livre *Entrez dans l'espérance*, le pape pose cette question : « Pourquoi l'Esprit saint a-t-il permis toutes ces divisions ? (...) Nous pouvons proposer deux réponses. La première, plus négative, reconnaît dans les divisions le fruit amer des péchés des chrétiens. L'autre, plus positive, est inspirée par la confiance en Celui qui, du mal, des faiblesses humaines, peut tirer un bien : les divisions ne vont-elles finalement pas permettre à l'Eglise de découvrir la multiplicité des richesses contenues dans l'Evangile et dans la Rédemption du Christ ? Peut-être ces richesses n'auraient-elles pas pu être découvertes autrement. (...) Ne faut-il pas que le genre humain parvienne à l'unité par la pluralité, qu'il apprenne à être une seule Eglise dans le pluralisme. (...) Une telle interprétation ne correspond-elle pas, au moins en partie, à la Sagesse, à la bonté et à la Providence de Dieu ? »¹

On dirait que le néo-thomisme, qui a tant à nous offrir, qui a su secouer la poussière d'une scolastique servile, s'est senti incapable de faire l'effort nécessaire pour assimiler les intuitions modernes et s'enrichir d'elles. Cela ne saurait être irréversible.

J. R.

1 • Avec la collaboration de **Vittorio Messori**, Plon, Paris 1994, pp. 229-230.